

“ Du rendez-vous télé ” au binge watching : typologie des pratiques de visionnage de séries télé à l’ère numérique

Clément Combes

▶ **To cite this version:**

Clément Combes. “ Du rendez-vous télé ” au binge watching : typologie des pratiques de visionnage de séries télé à l’ère numérique. Études de communication - Langages, information, médiations, 2015, 44, pp.97-114. 10.4000/edc.6294 . halshs-01712297

HAL Id: halshs-01712297
https://shs.hal.science/halshs-01712297

Submitted on 19 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CLÉMENT COMBES

DU RENDEZ-VOUS TÉLÉ' AU BINGE WATCHING : TYPOLOGIE DES PRATIQUES DE VISIONNAGE DE SÉRIES TÉLÉ À L'ÈRE NUMÉRIQUE

Depuis une décennie, les séries télévisées font l'objet d'un enthousiasme inédit de la part des Français. Celui-ci tient d'une part à la montée en qualité de ces téléfictions (Thompson, 1996), d'autre part à la multiplication des modalités de leur consommation. DVD, vidéo-à-la-demande (VOD) et télévision de rattrapage (*replay TV*), réseaux pair-à-pair (P2P), *streaming*, ordinateurs et tablettes numériques, etc. sont autant d'équipements et de services constitutifs de nouveaux modes de consommation et d'expérience des séries. En partie libéré du cadre contraignant de la programmation télévisuelle, le spectateur peut aujourd'hui suivre son rythme et ses envies. Les séries ne sont plus seulement des « programmes » attachés à la grille télévisuelle, elles s'autonomisent et deviennent des « contenus » audiovisuels *délinéarisés* susceptibles d'être (re)proposés sur différents supports et plateformes (Caldwell, 2004 ; Kompare, 2006). Ce phénomène contribue à l'émergence d'un nouveau *modèle éditorial* (Miège, 2000).

En considérant ce double phénomène de délinéarisation et d'éditorialisation qui traverse le marché de la fiction télévisuelle, nous souhaitons ici rendre compte des pratiques de visionnage de séries. À cet effet, nous proposons d'appréhender leur réception en nous

attachant aux dimensions matérielles et techniques (équipements, supports, formats etc.) ; des dimensions généralement négligées par un paradigme de la réception classique avant tout centré sur les activités interprétatives et discursives des téléspectateurs « lecteurs » (Hall, 1994 ; Ang, 1985 ; Katz et Liebes, 1990 ; Pasquier, 1999 ; Chalvon-Demersay, 2003). Pourtant, comme Chartier (1992) ou Hennion (1993) l'ont bien montré, les aspects formels et matériels d'une œuvre se révèlent déterminants dans la façon dont un individu fait sienne cette œuvre et lui donne sens.

Nous constatons ainsi que le visionnage de séries recouvre deux grands modes. Le premier, historique, consiste à s'en remettre à la temporalité et à l'agenda fixés par les diffuseurs. Ce mode de visionnage est structuré par le principe du rendez-vous télévisuel. Le second mode s'appuie sur les supports éditoriaux et les dispositifs de délinéarisation et se caractérise par une reprise en main par l'amateur du rythme et des conditions de sa pratique. Il comprend notamment des consommations « ramassées » dans le temps. Toutefois les pratiques délinéarisées n'impliquent pas la disparition de la logique du rendez-vous et la suppression de l'effet d'agenda. Bien qu'assouplis et aménagés, ceux-ci continuent d'organiser nombre de consommations sérielles.

Notre analyse s'appuie sur une enquête qualitative menée entre 2009 et 2011 dans le cadre de notre doctorat (Combes, 2013). Celle-ci comprend quarante entretiens approfondis avec des amateurs de séries (américaines pour l'essentiel). Les enquêtés ont entre 17 à 50 ans mais les 20-30 ans sont les plus représentés. Beaucoup sont étudiants. Les autres appartiennent plutôt aux catégories moyennes et supérieures. Notre corpus propose un large spectre de configurations sociotechniques allant d'une prééminence de la télévision et du modèle du flot à celle du modèle éditorial et du multimédia. Certains enquêtés fréquentent voire administrent une ou plusieurs plateformes en ligne dédiées aux séries. Autant de sites, blogs ou forums spécialisés qui ont aussi été explorés au cours de cette enquête. Fenêtres ouvertes sur les « traces » d'activités laissées par les amateurs, ces espaces ont représenté des matériaux empiriques précieux – en l'occurrence ici, les discussions et *posts* sur les forums ainsi que les commentaires d'articles et de billets.

Avoir rendez-vous avec des programmes, se ranger au *tempo* télévisuel

Un premier mode de visionnage correspond au régime de distribution historique des séries : des épisodes distillés à intervalles réguliers par une chaîne de télévision. Dans ce cas, ces téléfictions constituent des repères journaliers ou hebdomadaires qui finissent par être connus et intégrés par les spectateurs, des rendez-vous fixés par l'instance télévisuelle auxquels ils décident de répondre favorablement ou non :

> *Plus Belle la Vie*, je regarde depuis le premier épisode ! J'essaie de suivre un peu tous les soirs. Enfin, y'a certaines périodes où c'est un peu moins bien donc je regarde moins, et à d'autres, je reviens. Mais on peut louper pendant une semaine, on revient et on devine un peu (Benjamin, 24 ans, podologue).

Ce feuilleton quotidien français diffusé sur *France 3* rythme ainsi, semaine après semaine depuis 2004, les débuts de soirée de Benjamin et constitue la pierre angulaire de ce qui est devenu pour lui une routine vespérale. Il en est de même pour Nora (30 ans, professeur des écoles) dont la semaine est ponctuée par des rendez-vous sériels : *Les Experts* et *New-York Unité Spéciale* les dimanches et lundis soirs, *Dr House* et *Esprits Criminels* les mardis et mercredis ; les jeudis soirs sont dédiés aux seules séries feuilletonnantes[1] qu'elle suit, *Desperate Housewives* ou *Dexter* qui se succèdent sur l'antenne de *Canal+* au cours de l'année. Ces rendez-vous se renouvellent au gré de la programmation des chaînes, des débuts et fins de saison des séries, de leur annulation éventuelle, etc. Les soirées « séries » relatées par la jeune femme s'apparentent à de petits cérémonials, à la chronologie relativement immuable, centrés, chaque jour, sur l'une d'entre elles.

Ces rendez-vous résultent d'une négociation entre ce que la télévision propose à Nora en termes de séries et d'horaires, ses goûts

1 Les séries *feuilletonnantes* proposent des intrigues au long court, sous forme d'arcs narratifs ; elles nécessitent pour en prendre la pleine mesure de regarder leurs épisodes dans leur ordre d'apparition. À l'inverse, les séries que nous nommons *itératives* donnent à voir des épisodes autonomes proposant de courts récits contenant un début et une fin.

personnels (elle aime les « policiers ») et ses envies de l'instant, sans oublier ses disponibilités. Célibataire et regardant en général seule des séries, Nora n'a pas à composer avec les goûts, les envies situées et les disponibilités d'un tiers ; à la différence de Perrine (36 ans, pharmacienne) et Éric (40 ans, photographe freelance) qui regardent des séries à deux et doivent en plus s'accorder sur un programme convenant à chacun. Par ailleurs, si la passion que voue Nora pour *Desperate Housewives* ou *Dexter* la conduit à être aussi fidèle que possible aux soirées du jeudi, elle se montre plus souple pour les autres rendez-vous (avec *Esprits Criminels* par exemple). Car malgré tout, sa fidélité pour les séries a ses limites. D'une part, elle ne peut pas se trouver chaque soir devant son poste ; ensuite, celles qui l'intéressent réellement sont finalement peu nombreuses. Ces dernières ont en commun une nature feuilletonnante s'avérant contraignante pour ceux qui, comme Nora, s'en tiennent à la télévision, ce qui les obligent alors à une assiduité peu compatible avec leur emploi du temps. Caroline raconte par exemple sa tentative jusqu'ici infructueuse de suivre la série-feuilleton *Fringe* :

> *Fringe*, j'ai pas regardé... mais pas pendant très longtemps, et déjà hier je commençais à être perdue, à plus savoir où j'en étais. Il va falloir m'y remettre plus sérieusement parce que là, je n'arrive plus à suivre (30 ans, réceptionniste).

Du fait d'horaires de travail fluctuants, Caroline peine à respecter ses rendez-vous télévisuels. Elle ne suit jamais très longtemps les fictions qui l'intéressent, sinon de manière décousue. Dès lors, elle observe une « *consommation de l'instant* » donnant la part belle au *zapping*. Tout commencement d'habitude est rapidement mis en défaut par la variabilité de son emploi du temps. Comme les plus téléphiles de notre corpus, elle privilégie donc les séries itératives autorisant une moindre assiduité. Car malgré toute la bonne volonté dont ils peuvent faire preuve, il leur est difficile d'être systématiquement au rendez-vous de leurs séries favorites. Cela signifierait de ne pas partir en vacances, d'éviter tout surplus de travail ou encore de décliner toute sollicitation de l'entourage. Or, le suivi d'une série n'est pas toujours une raison socialement acceptable pour refuser une sortie... ce d'autant qu'il existe désormais de nombreuses façons de les regarder en différé.

À côté de ce mode de consommation, attaché au flux et au rythme télévisuels, d'autres pratiques profitent au contraire des récents services, technologies et réseaux pour s'en affranchir peu ou prou.

Aménager ses rendez-vous sériels selon ses disponibilités et ses envies

DVD, services de VOD et de *replay TV*, réseaux P2P, etc. ont donné lieu à un second type de consommation sérielle, dont le spectateur maîtrise davantage le rythme. Mais si elle est bousculée, la logique sous-jacente du rendez-vous médiatique ne disparaît pas forcément :

> C'est pas rythmé au mercredi-mercredi quoi. *House* par exemple, là j'ai fait un standby. J'en suis qu'à l'épisode 19 et y'en a 24. Peut-être que le 20 je le regarderai que dans deux semaines. Ça dépend en fait de mon humeur (Mélanie, 25 ans, étudiante).

Pour ceux qui, comme Mélanie, utilisent plusieurs relais pour acquérir et visionner des séries, le rendez-vous n'est plus attaché à un jour fixe et récurrent. Même si cette étudiante-infirmière essaie de suivre le rythme télévisuel, les cinq à six séries qu'elle regarde en permanence sont aussi consommées selon son « *humeur* » (comme elle le dit bien). Une humeur différente va parfois l'orienter vers une autre série que celle prévue initialement. De même que le mélomane sortant de sa discothèque personnelle tel album afin de l'écouter parce qu'il le croit le plus à même de lui offrir ce qu'il désir *à cet instant* (Hennion, 2009), Mélanie choisit dans sa *vidéothèque virtuelle*[2] une série parmi celles qu'elle suit et dont elle suppose qu'elle correspondra le mieux à son inclinaison du moment.

Ce mode de consommation plus ou moins dégagé de l'actualité de l'offre télévisuelle engendre un autre phénomène, déjà souligné par Hennion et Maisonneuve (2000) à propos du disque. Un disque, observent-ils, est toujours choisi deux fois : au moment de son

2 Nous entendons ici le catalogue de contenus potentiellement disponibles et accessibles pour une personne à un instant T, sous une forme ou une autre, que ces contenus soient détenus en propre (DVD, DivX) ou à disposition (programmation télévisée, streaming).

achat, puis lorsque l'on décide de l'écouter. Parce qu'elle coïncide avec des contenus plus durablement disponibles (DVD, DivX, VOD, *replay TV*) que dans la pratique rangée au *tempo* télévisuel, la consommation délinéarisée de séries est également traversée par deux moments décisionnels liés à deux horizons temporels distincts. Le premier moment décisionnel, outre les questions de goût et de prix, renvoie à la question de la durée totale d'une série et du temps de visionnage qu'elle implique (surtout pour les séries feuilletonnantes). On se situe là dans un horizon temporel étendu ; et comme le dit un enquêté : « avant de commencer, j'aime bien savoir à l'avance pour combien j'en prends ». Or, à moins de se lancer dans une série déjà terminée, il est difficile de répondre à cette question *a priori*. Un second choix découlant de ce choix initial s'inscrit dans un contexte de consommation immédiate et relève d'un horizon temporel rapproché. Ce choix est d'autant plus prégnant que l'amateur suit plusieurs séries simultanément. Il est question ici des envies situées et de la disponibilité à court terme (ex. la soirée). L'élément décisionnel premier est alors non pas la série ni même l'une de ses saisons, mais l'épisode et sa durée[3]. Dans cet horizon, la série apparaît comme une fiction courte s'inscrivant, mieux qu'un film[4], dans la trame du quotidien et les moments de battement qu'elle comporte. Le chapitrage des séries en épisodes offre, à l'instar des livres, des portes de sortie « naturelles ».

En définitive, l'éditorialisation des séries et les possibilités de les sortir du flux télévisuel n'ont pas seulement permis un ajustement des consommations aux disponibilités et contraintes temporelles des individus. Elles ont en outre engendré des pratiques davantage liées à leurs envies et dispositions situées en élargissant le répertoire des contenus disponibles. Or, celles-ci ne sont pas entièrement décorrélées de l'agenda télévisuel, de son offre et du tempo qu'il propose.

3 Les épisodes des séries américaines durent entre 22 et 52 minutes. La fiction française tend à substituer ces standards au format de 90 minutes souvent employé dans les années 1990.

4 Nous verrons par la suite que les séries peuvent aussi faire figure de fictions longues – là encore par rapport au film cinématographique.

Le maintien d'un effet d'agenda télévisuel

Délinéarisation et éditorialisation des programmes n'entament pas fondamentalement la synchronisation des temps sociaux de visionnage, comme certains ont pu l'avancer (et le déplorer)[5]. La tendance à l'atomisation de la consommation audiovisuelle se voit en effet pondérée par plusieurs facteurs tels que « la nature et la structure dramatique des contenus, mais aussi les politiques éditoriales et les stratégies promotionnelles des créateurs et des diffuseurs, ainsi que la circulation de l'information entre les spectateurs » (Beuscart et *al*., 2012, 67). Ces derniers auteurs notent la relative synchronie de la consommation de séries en *replay TV* avec leur diffusion télévisée. En moyenne, la moitié de l'audience totale d'un épisode est atteinte en moins de deux jours de mise en ligne, et 80 % au terme du quatrième jour. Les trois chercheurs notent encore que le format feuilletonnant entretient davantage cet effet d'agenda. Ce phénomène est rendu manifeste par le recours fréquent des amateurs à la notion de « rattrapage » tel Armand (20 ans, étudiant), les yeux rivés sur le calendrier télévisuel américain :

> De septembre à décembre, c'est un épisode par semaine. C'est la période la plus intense et là, faut pas se louper. En novembre dernier, quand j'ai perdu trois semaines avec mes problèmes [de famille], c'étaient trois épisodes multipliés par sept séries, donc une vingtaine d'épisodes à rattraper. Alors dès que je suis disponible, j'essaie de regarder pour évacuer [...]. *Dr House*, c'est pas que j'aime pas, mais savoir que j'ai 70 ou 100 épisodes à rattraper, ça me démotive un peu. Encore, si j'avais pris le train en marche à la saison 2, mais là, saison 5, c'est trop tard.

Pour reprendre l'image tout juste employée, pour certains une série est semblable à un train lancé à grande vitesse dont il s'agit de ne pas rater le départ ou, le cas échéant, auquel il ne faut pas laisser trop d'avance sous peine de ne parvenir à le prendre en marche qu'avec peine.

---

5 Missika (2006) ; Katz (2009). Cette perspective souligne la capacité de la télévision, en tant que média de masse, à définir un agenda partagé par la grande majorité de la population (dépassant les clivages sociaux) et focaliser l'attention autour d'un nombre limité de problèmes socio-politiques (Wolton, 1990). En ce sens, malgré tous les griefs qui la vise, la télévision constituerait un formidable outil démocratique.

Visionner en accéléré et « ramasser » l'horizon temporel sériel

Parallèlement aux formes d'amateurisme organisées sur le principe plus ou moins assoupli du rendez-vous sériel, nous observons des consommations nettement déconnectées de l'agenda télévisé – le plus souvent concentrées dans le temps. En DVD ou en DivX[6], les séries sont visionnées sur des périodes réduites de quelques semaines à quelques jours. L'horizon temporel de réception est ramassé et les récits clos plus rapidement :

> J'aime bien enchaîner tous les épisodes en général. J'essaie d'attendre la fin de la saison et je me la fais en entier [...]. En général, quand je commence, j'aime bien finir. La saison, je me la fais en quelques jours (Gabriel, 24 ans, sans emploi).

Dans sa manifestation-limite, la consommation donne lieu à des séances dites « marathon » au cours desquelles les épisodes sont enchaînés durant des heures, les saisons englouties en un week-end et les intégrales dévorées en deux ou trois semaines. Ces longues séances devant le petit écran connaissent ces dernières années un développement tel qu'une expression leur est aujourd'hui consacrée : le *binge watching*, soit « s'empiffrer » de séries. Ce faisant, le spectateur s'immerge dans l'univers de la fiction. Sont particulièrement concernées les séries feuilletonnantes à suspense qui, à grand renfort de rebondissements et de *cliffhangers*[7], misent sur le désir du spectateur de connaître la suite. Un désir auquel ce dernier, émancipé du traditionnel régime de rareté associé à la télévision où les épisodes lui étaient livrés au compte-goutte, peut aisément succomber dès l'instant où il dispose de tout ou partie d'une série :

> Je suis capable de me regarder une saison en deux, trois jours. Par exemple, en un week-end je me suis fait l'intégrale de *V*, qui comprend huit heures de *V*, la mini-série, et une quinzaine d'heures pour les 19 épisodes (Laurent, 30 ans, chargé de communication).

6 Fichiers récupérés par le P2P notamment.

7 Ce terme anglais désigne l'interruption de l'action en cours tandis que quelque chose de décisif vient d'arriver ou est sur le point de se produire. Ce procédé narratif vise une mise en suspense destinée à retenir l'attention du téléspectateur de telle sorte qu'il soit au rendez-vous suivant.

Le visionnage intensif d'une série permet d'avoir plus clairement à l'esprit les multiples détails narratifs accumulés au fil de ses épisodes. Ainsi rend-il superflus les artifices mémoriels (résumé des faits précédents, rediffusion des scènes clés, etc.), lesquels peuvent dépasser les cinq minutes par épisode. Il éclaire aussi les défauts et les incohérences narratives en partie masqués par un rythme fragmenté et étendu du rendez-vous télévisuel. On peut d'ailleurs supposer que le développement de ce mode de consommation conduit les pratiques d'écriture et de réalisation des séries à se transformer en conséquence.

Ce mode spectatoriel temporellement ramassé et immersif initie une appréhension renouvelée des séries à laquelle contribue l'essor des séries feuilletonnantes et leur principe de « la suite au prochain épisode ». Cette appréhension procède moins d'une dimension itérative qu'« évolutive » (Esquenazi, 2010) et dynamique qui lui confère quelques similarités supplémentaires avec les films de cinéma auxquels les enquêtés se réfèrent souvent. Le renouvellement des formats des séries, leur éditorialisation, l'apparition de nouveaux dispositifs spectatoriels domiciliaires (home-cinéma, écran plasma...)[8] et, enfin, l'ascension des séries au sein du champ des pratiques audiovisuelles, tout cela a incidemment conduit à une re-spécification du film comme forme courte (Glevarec, 2012). En effet, hors annulation précoce, la formule sérielle permet une extension des récits fictionnels que n'atteint aucun film. Du point de vue du public comme des commentateurs médiatiques, le bien-fondé d'une comparaison entre séries et films est d'autant plus grand que le fossé qui les séparait jadis tendrait à se réduire en raison d'un saut qualitatif de certaines séries[9]. En outre, la longévité sérielle permet de complexifier les intrigues et d'accorder plus de consistance aux personnages, à leur parcours biographique et à leur psychologie que ne le peut faire un film. Le sentiment d'avoir alors à faire à des « *film[s] en plus long* » selon l'expression d'un enquêté, pousse certains amateurs à regarder les séries plus rapidement que le rythme télévisuel.

8 Ces équipements domiciliaires profitent tout autant à la consommation de films dont Barbara Klinger (2006) souligne qu'ils sont majoritairement regardés chez soi plutôt qu'au cinéma.

9 Ce saut qualitatif proviendrait de l'effet combiné d'investissements financiers croissants, de politiques éditoriales moins soucieuses de toucher le « grand public » ainsi que d'un cadre réglementaire moins contraignant (voir Vérat, 2007, Boutet, 2011).

Mais encore faut-il pour cela laisser une longueur d'avance à la série, c'est-à-dire à son actualité télévisée, de façon à avoir plusieurs épisodes/saisons disponibles à rattraper. En outre, temporiser vis-à-vis de l'agenda télévisuel permet à l'amateur de mieux estimer et sélectionner les séries dans lesquelles il choisira de se lancer.

Laisser le temps faire son office

L'idée à l'œuvre dans ce mode spectatoriel est que le temps permet de séparer le bon grain de l'ivraie sérielle. Cela permet d'une part de s'épargner les fictions de faible ou de mauvaise qualité, et d'autre part, d'éviter de se lancer dans des séries qui seront rapidement annulées. Une série est « annulée » (*cancelled*) lorsqu'elle n'est pas reconduite pour la saison suivante, voire même suspendue en cours d'année et remplacée au pied levé ; ceci faute d'avoir satisfait les objectifs fixés par la chaîne en matière d'audience ou d'une reconnaissance critique. Les cas d'annulation sont fréquents et rares sont les séries bénéficiant d'une véritable fin écrite comme telle par les scénaristes. Aussi, avant de débuter une série, certains spectateurs cherchent-ils à s'enquérir des motifs de l'arrêt de sa production : s'achève-t-elle ou non sur un *cliffhanger* susceptible de laisser sur sa faim ? À titre d'illustration, voici une question posée par un membre du forum de *SeriesLives.com* :

> Pour [les séries] qui sont terminées, il est dur de savoir si la série possède une vraie fin ou si l'on reste sur une interrogation. C'est pour moi un critère de choix que d'avoir une conclusion à l'histoire. Je voulais donc savoir, si vous pouviez m'indiquer des séries de SF qui possèdent une vraie fin. Merci (Celya77, 32 ans, serielives.com)[10].

Les réponses apportées soulignent le peu de séries disposant d'une authentique conclusion. L'éventualité d'une annulation pèse donc telle une épée de Damoclès sur le suivi et l'attachement à une série, d'autant plus si elle est feuilletonnante. Accorder une longueur d'avance à l'agenda télévisuel est alors un bon moyen de distinguer

10 http://www.serieslive.com/forums-view-44087-1-serie-avec-une-fin-une-vrai.html, date de la dernière visite : le 04 janvier 2015.

celles, parmi la myriade de séries diffusées chaque année, qui sortiront du lot et auxquelles on consentira à donner de son temps. Certains enquêtés se montrent donc très regardants quant aux choix des fictions qu'ils entament. Prudents, ils privilégient celles déjà terminées proposant une véritable fin et bénéficiant d'une bonne évaluation (amis, médias)... quand bien même cela les place en perpétuel retard vis-à-vis de l'actualité sérielle et d'une partie de leur entourage. D'autres amateurs optent pour le moyen terme et attendent qu'une fiction compte une saison entière au moins pour se lancer, tout en se renseignant sur l'accueil qui lui est réservé. S'ils bénéficient du « feu de l'actualité », ceux qui choisissent de conserver le rythme de diffusion télévisuelle d'une série s'exposent au danger des « flops » et des annulations. Faute de profiter du recul du temps, ils s'essaient à la futurologie : ils analysent les signes avant-coureurs et s'essayent aux prédictions. Ils scrutent par exemple les taux d'audience des séries lors de leurs passages télévisuels, lesquels informent en partie sur le devenir d'un programme[11]. En effet, la production de nouveaux épisodes et le maintien de la série à l'antenne en dépendent intimement[12] :

> [Je regarde] les audiences que les séries ont faites la veille. C'est un indicateur du succès de la série. Une série qui fait moins de cinq millions, on sait qu'elle va être annulée bientôt, donc faut pas espérer s'accrocher (Antoine, 21 ans, journaliste pigiste).

De l'interprétation des taux d'audience peut ainsi dépendre la consommation à venir de ces amateurs. S'ils estiment, au vu des chiffres d'une série, qu'elle ne satisfera pas la chaîne-mère ils préféreront quelquefois simplement ne pas (continuer de) la suivre.

11 S'agissant des séries américaines, bien que leur destinée à l'étranger soit de plus en plus prise en considération par les chaînes, un succès international ne semble pas constituer encore un contrepoids suffisant à de mauvais scores d'audience au niveau national. La décision d'annuler ou de prolonger un programme dépend toujours avant tout de son succès télévisuel aux États-Unis.

12 De mauvais résultats d'audience ne sont toutefois pas rédhibitoires, comme le souligne Séverine Barthes (2011).

Se mettre au diapason de l'agenda télévisuel d'origine : le retour de la logique du rendez-vous

Le dernier mode que nous mettrons en lumière consiste à se caler sur l'agenda et l'actualité télévisuels d'origine de la série suivie – en l'occurrence ici, souvent américain. Une pratique que nous avons nommée « sourciste » (Combes, 2013) en référence à l'un des deux grands courants de la traduction littéraire (Ladmiral, 1986). Le *ciblisme* consiste à accommoder un texte avec la langue d'arrivée quitte à le « trahir » ; le *sourcisme* cherche au contraire à « respecter » le texte et sa langue d'origine quitte à maintenir un certain degré d'étrangeté pour le public cible. La consommation *sourciste* d'une série procède ainsi d'une volonté de conserver son univers socio-culturel, linguistique et temporel d'origine. Ceci implique une substitution de l'agenda médiatique hexagonal par celui du pays d'origine. Faute de disposer d'une offre légale *ad hoc* en France[13], certains amateurs (plutôt jeunes et connectés) suivent ainsi le calendrier étatsunien et/ou britannique en se procurant les séries en cours sur les réseaux P2P. Les derniers épisodes y sont généralement mis en partage les heures suivant leur diffusion télévisuelle dans leur pays d'origine. Les spectateurs qui en ont besoin devront attendre quelques heures de plus, le temps que les sous-titres soient produits et mis en ligne par des collectifs de sous-titreurs amateurs (ou *fansubbers*) (Combes, 2011) :

> On a un programme télé des diffusions américaines et on sait ce qui passe chaque jour. En général, une série qui passe le soir est disponible le lendemain matin en téléchargement. Donc après une série qui est passée la veille, le lendemain je vais la regarder (Mathilde, 20 ans, étudiante).

Force est de constater que la télévision n'a pas disparu du champ de ces récentes pratiques, loin s'en faut. Mise à la porte de l'horizon de ces spectateurs-internautes, l'institution télévisuelle revient par la fenêtre. Mais entre-temps elle a cependant changé de nationalité. Avec Internet comme principal intercesseur (via une

13 Notons cependant que certains services VOD, sans doute en réaction à l'essor de cette pratique, proposent désormais quelques séries américaines à succès le lendemain de leur diffusion aux États-Unis.

multitude de sites, forums et plateformes dédiés), les amateurs français peuvent aller jusqu'à se familiariser avec les systèmes télévisuels américain, britannique ou même danois[14]. D'autre part, ces pratiques délinéarisées se révèlent très structurées par la logique du rendez-vous télévisuel et le plaisir de l'attente qu'il sous-tend. Une attente non plus contrainte comme par le passé, mais davantage choisie. On assiste ainsi à une forme de *relinéarisation* peu éloignée des pratiques télévisées classiques.

Être (trop) attaché, se détacher, ou le fragile équilibre du plaisir sériel

La gestion du rythme sériel, partiellement passée aux mains des spectateurs, est un levier essentiel du plaisir qui leur est confié. En effet, la félicité sérielle découle pour partie de la gestion temporelle et implique de trouver une *juste* allure dans le suivi d'une série. Cette justesse n'est pas conçue de la même manière par tous et/ou pour toutes les fictions. Pour résumer, la consommation de séries se distribue autour de deux grandes pratiques pouvant s'observer chez une même personne vis-à-vis de séries différentes, d'une série re-visionnée ou dont les saisons sont regardées de manières différentes.

Un premier mode spectatoriel consiste à donner un temps d'avance à la série pour ensuite la regarder sur un temps court. Le second privilégie à l'inverse la formule du rendez-vous, fixé ou non par la télévision. Dans un cas, on patiente jusqu'au terme d'une saison ou de la série afin de la regarder sur une période réduite en minimisant les temps de latence entre les séquences de visionnage ; dans l'autre, on fait durer le plaisir, on laisse l'imagination prendre le relais entre les actes, on joue sur la frustration relative à la suspension de l'action et la satisfaction subséquente d'en retrouver le cours quelques temps plus tard. Ce second mode n'est pas évident à respecter alors que la télévision n'est plus seule « maîtresse des horloges » (Missika, 2006) et ne joue ainsi plus les garde-fous contre une éventuelle frénésie consommatoire. Car si pour certains le plaisir passe par une

14 Leur acculturation à ces télévisions étrangères découle avant tout de l'attachement aux séries et se trouve, en général, délimitée par lui. Autrement dit, la familiarité avec les institutions télévisuelles étrangères dépasse rarement le cadre des séries qu'elles produisent et diffusent.

consommation *étendue* garantissant un attachement majeur à la série, son univers, ses personnages, encore leur faut-il réussir à tempérer leurs envies et adopter une allure modérée :

> Si on est content d'attendre ? Non, des fois on voudrait voir la suite direct'. Mais justement ça fait partie du plaisir et comme ça on s'attache aux séries. Alors que si on s'enfile les épisodes comme certains le font, genre quarante épisodes en 3-4 jours, ça devient trop ! Quand on suit une série depuis deux ans, on s'y attache plus facilement (Armand, 20 ans, étudiant).

D'autres amateurs privilégient, pour certaines ou pour toutes leurs séries, une consommation « en rafale » mais courent alors le risque de l'indigestion. D'autres encore, après une période de pratiques très ramassées (par exemple consécutives à la découverte du P2P), finissent par redécouvrir la formule du rendez-vous hebdomadaire et le plaisir de l'attente ; un plaisir tenant du savant équilibre entre la frustration liée à l'inassouvissement de l'envie de savoir la suite de l'histoire et la satisfaction d'autant plus grande quand vient enfin le moment de retrouver son univers et ses personnages fictionnels. De ce point de vue, finalement, on constate peu de différences avec les modes de consommation des personnes qui s'en tiennent à la télévision, comme c'est le cas pour Solène (18 ans, lycéenne) :

> J'ai un petit peu de frustration à la fin mais en même temps, je l'ai tellement intégrée que... La suite, je l'aurai la semaine suivante et je crois que c'est ça qui me plaît aussi dans une série. Si j'étale dans le temps, c'est beaucoup mieux. On en profite plus.

À l'inverse, il faut veiller à ne pas trop espacer le visionnage entre deux épisodes sous peine de perdre le fil et finalement l'intérêt. Or, pour certains, le rythme habituel de diffusion télévisuel ne suffit pas (plus ?) à entretenir ce fil et cet intérêt. L'habituation à des consommations ramassées avec les DVD et DivX, combinée à des récits plus complexes, a conduit à renouveler les attentes en matière de rythme de visionnage. L'attente entre deux épisodes, en général d'une semaine à la télévision, peut générer un sentiment de frustration, certes souvent aussi vif que court. En revanche, un échelonnement trop distendu d'une série peut mener à ce que, pour user d'une

métaphore médicale, faute de piqure de rappel, l'effet disparaisse et avec lui l'intérêt puis la consommation :

> Quand tu les avais toutes les semaines à la télé, l'attente était longue, voire si la série n'est pas très bonne, tu peux facilement t'en désintéresser et décrocher. Après la solution DVD ou téléchargement, c'est-à-dire qu'en gros t'as tous les épisodes avec toi, là d'un seul coup, ça peut être risqué (Éric, 40 ans, freelance).

Les spectateurs peuvent aujourd'hui regarder une série de « mille manières », différentes, sur différents écrans, dans diverses conditions et au(x) rythme(s) qu'ils souhaitent. Ainsi la gestion du plaisir sériel est-elle passée pour partie entre leurs mains ; mais cette liberté fraîchement acquise laisse apparaître l'équilibre fragile de l'attachement sériel, entre menace d'*overdose* et risque de dissipation des effets.

CLÉMENT COMBES
Laboratoire PACTE –
Université Pierre Mendès France

BIBLIOGRAPHIE

Ang I., (1985), *Watching « Dallas »: Soap Opera and the Melodramatic Imagination*, London, Methuen, 148 p.

Barthes S., (2011), *Production et programmation des séries télévisées*, in Sepulchre S. (dir.), *Décoder les séries télévisées*, Bruxelles, De Boeck, pp. 47-73.

Beuscart J.-S., Beauvisage T. et Maillard S., (2012), *La fin de la télévision ? Recomposition et synchronisation des audiences de la télévision de rattrapage*, in Réseaux, n° 175, pp. 43-82.

Boutet M., (2011), *Histoire des séries télévisées*, in Sepulchre S. (dir.), *Décoder les séries télévisées*, Bruxelles, De Boeck, pp. 11-46.

Caldwell J., (2004), *Convergence television: aggregating form and repurposing content in the culture of conglomeration*, in Spigel L. & Olsson J. (dirs.), *Television after TV*, London/Durham, Duke University Press, pp. 41-74.

Chalvon-Demersay S., (2003), *Enquête sur des publics particulièrement concernés. La réception comparée des séries télévisées « L'instit » et « Urgences »*, in Céfaï D. et Pasquier D. (dirs.), *Les Sens du public*, Paris, CURAPP-PUF, pp. 501-521.

Chartier R., (1992), *L'Ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre le XIV^e^ et le XVIII^e^ siècle*, Aix en Provence, Alinéa, 119 p.

Combes C., (2011), *La consommation de séries à l'épreuve d'Internet : entre pratique individuelle et activité collective*, in Réseaux, n° 165, pp. 137-163.

Combes C., (2013), *La pratique des séries télévisées : une sociologie de l'activité spectatorielle*, thèse de doctorat, C. Méadel (dir.), Mines ParisTech.

Esquenazi J.-P., (2010), *Les Séries télévisées, l'avenir du cinéma ?*, Paris, Armand Colin, 224 p.

Glevarec H., (2012), *La Sériephilie. Sociologie d'un attachement culturel*, Paris, Ellipses, 176 p.

Hall S., (1994 [1973]), *Codage/décodage*, in Réseaux, n° 68, pp. 27-39.

Hennion A., (1993), *La Passion musicale. Une sociologie de la médiation*, Paris, Métailié, 416 p.

Hennion A., (2009), *Réflexivités. L'activité de l'amateur*, in Réseaux, n° 153, pp. 55-78.

Hennion A. et Maisonneuve S., (2000), *Figures de l'amateur. Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris, La Documentation française, 281 p.

Ladmiral J.-R., (1986), « Sourciers et ciblistes », in Revue d'esthétique, n° 12, pp. 33-42.

Katz E., (2009), *The End of Television?*, in The Annals of the American Academy of Political and Social Science, n° 1, pp. 6-18.

Katz E. et Liebes T., (1990), *The Expert of Meaning: Cross-Cultural Readings of Dallas*, New York, Oxford University Press, 188 p.

Klinger B., (2006), *Beyond the Multiplex. Cinema, new technologies, and the Home*, Berkeley, University of California Press, 324 p.

Kompare D., (2006), *Publishing Flow. DVD box sets and the Reconception of Television*, in Television and New Media, n° 4, pp. 335-360.

Miège B., (2000), *Les Industries de contenu face à l'ordre informationnel*, Grenoble,

Presse universitaires de Grenoble, 120 p.
Missika J.-L., (2006), *La Fin de la télévision*, Paris, Le Seuil, 108 p.
Pasquier D., (1999), *La Culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 236 p.
Thompson R., (1996), *Television's Second Golden Age: From Hill Street Blues to ER*, New York, Syracuse University Press, 220 p.
Vérat É., (2007), *États-Unis : le règne des saisons et la galaxie des auteurs*, in MédiaMorphoses, hors-série, pp. 17-23.
Wolton D., (1990), *Éloge du grand public. Une théorie critique de la télévision*, Paris, Flammarion, 319 p.